

suite et fin de COMMENT IL FUT FAIT PRISONNIER

Nous faisons bien 4 à 5 kms dans des boyaux, nous traversons des couloirs pas (de) gym. Car là, il n'y a pas de boyaux et les allemands, comme ils nous devinaient, n'arrêtaient plus leurs rafales. La nuit est tout à fait noire.

Au bout de deux heures, nous arrivons dans le fameux « Ravin de la mort », qui mérite bien son nom. Nous avons 120 cartouches plus 2 grenades ainsi que 8 sacs de terre dont nous n'avons pas eu besoin.

Dimanche 25 juin,

Puis on nous dit que l'attaque était pour 8 heures et demie. « Couchez-vous et dormez », nous dit notre capitaine. Comment se coucher ? ce n'était que cadavres, ils se touchaient tous, nous y trébuchions à chaque pas, je m'assis derrière un talus et me suis mis à prier de tout mon cœur le S.C (= le Sacré Cœur), la S.V. (= la Sainte Vierge), St Thé (= Ste Thérèse) et tous mes saints, puis je fis au fond de mon cœur mon acte de contrition demandant bien pardon pour toutes mes fautes et vous recommandant tous à la protection de la Ste Vierge. Je n'ai aucune émotion, j'étais on ne peut plus calme, je m'en étonnais même, les deux artilleries faisaient rage, les obus boches tombaient tous près de nous, nous envoyant des mottes de terre, mais on connaissait depuis longtemps la musique.

À l'heure dite, on nous fit déployer en ligne de tirailleurs à 1 mètre, ma Cie était 2^{ème} vague de celle de Mauvernay (sur Mauvernay, voir encadré ci-joint). Le 4^{ème} bataillon attaquait seul et sans renforts. On nous fit faire face à un objectif, puis il paraît que nous n'étions plus en face de l'ennemi, on fit un à droite, la 8^{ème} vague à 50 m en avant. Pendant cette fausse manœuvre, beaucoup furent tués, puis sans bruit on nous fit mettre baïonnette au canon, j'armais mon fusil et nous partons au pas cadencé.

Nous fîmes 7 à 800 mètres et rencontrâmes l'ennemi caché dans des trous d'obus. Ils ne tirèrent presque pas et vers ma section, on fit environ 60 prisonniers, puis nous arrivâmes à la crête où nous trouvâmes beaucoup de résistance, c'est là que j'ai tué un boche à pas plus de trois mètres.

Notre Cie de mitrailleuses s'était perdue en route, c'est ce qui nous fit tort. Les boches arrivèrent de suite nombreux

pour la contre-attaque. Nous les apercevions ramper derrière les trous d'obus et nous mîmes à tirer raide, mais le Commandant nous arrêta, disant que nous tirions sur nos mitrailleuses. Nous arrêtàmes, ce qui permit aux boches d'installer tranquillement leurs mitrailleuses à 15 à 20 mètres de nous. Nous tirâmes et jetâmes chacun nos deux grenades ; c'est là que j'ai vu mon ancien cabot en démolir 5 à une mitrailleuse, puis les mitrailleuses tirèrent, tirèrent à bout portant beaucoup de camarades, je tirais sans relâche et à 10 mètres, je vidais mon magasin.

À un moment, je me trouve seul avec le capitaine Nunzi dans un trou d'obus. Il voulut regarder et reçut en plein menton une balle. Je le touchai, il était mort. Le Commandant envoie mon capitaine Blangeot reconnaître. À peine sorti du trou d'obus, il est tué. Tout tombait, les boches étaient sur nous, nombreux, et nous lançaient leurs grenades à manche qui broyaient les corps.

Voyant tous les officiers tomber, je crie le lieutenant Vaca, mais il paraît qu'il s'est barré avec le commandant en disant : « Tenez bon ! on va chercher du renfort. » Il ne restait plus que l'aspirant Vérillac avec 6 hommes qui tiraillaient ferme dans un trou d'obus. Plusieurs grenades les mirent hors de combat. Nous avons su qu'on les avait trouvés 4 jours après, morts. Il y a eu beaucoup de tués. Ils sont redescendus 22 de l'attaque, nous sommes 250 prisonniers ; ça fait 27 survivants, nous étions montés environ 680.

J'étais demeuré seul dans mon trou avec Garniend. Dans le bruit et la fumée, je ne voyais rien. À un moment, je me suis retourné et vois les deux adjudants Grimaud et ... qui s'étaient rendus et moi j'étais aligné par un grand boche à pas plus de 5 mètres, je jette mon fusil et me rends, il était temps, j'avais oublié de jeter mon ceinturon, je n'y pensais pas et un autre boche me tenait devant le front un révolver, alors un soldat boche me l'arracha et l'autre baissa son arme.

Ma vie a été bien en danger pendant 2 heures. Mais grâce à Dieu et au Sacré Cœur, je m'en suis bien tiré. J'ai eu ma capote traversée et une éraflure au mollet droit. Mais ce n'était rien.

En traversant le front boche (=donc une fois prisonniers), beaucoup ont été tués par le tir de barrage de notre artillerie qui était terrible. Nous passons vers le fort Douaumont où beaucoup d'allemands dorment dans les trous d'obus et nous embaument. Nous allons jusqu'à Gibercy (= à une dizaine de km

au nord de Douaumont. Aujourd'hui, hameau de la commune de Damvillers) en emportant des blessés. Le soir, avons eu mauvaise soupe, n'avions rien dans le ventre depuis le vendredi.

Pierre-Marie GRANGE »

Ce texte est extrait des Carnets de guerre de Pierre-Marie Grange que Pierrot, l'aîné de ses petits-fils, avait récupérés. André, un autre petit-fils, a pris soin de le saisir et de nous le transmettre. Merci à sa famille qui nous a autorisé à le publier. Nous continuerons de sortir régulièrement des extraits de ces Carnets de guerre.

RAVIN DE LA MORT

Il se trouve près de la ferme de Thiaumont. Il s'appelait aussi Ravin de la Dame. L'ennemi, début juin, avait pu prendre la ferme et le ravin. Le 23 juin, les français déclenchèrent une bataille, qui leur permit de reprendre notamment l'ouvrage de Thiaumont. Dès la mi-août, les français auront repris l'initiative à Verdun.

Capitaine NUNZI - D'après sa fiche de Mémoire des Hommes, il était né le 7 mars 1877 à Olmiccia (Corse) Son décès a été enregistré à Paris (15^e) le 11 août 1921, suite au jugement du Tribunal de la Seine du 1^{er} juillet 1921.

Jean-Marie MAUVERNAY

Le Mauvernay dont parle Pierre-Marie est Jean-Marie. Sa fiche Mémoire des Hommes indique bien qu'il a été tué à Thiaumont le 25 juin 1916. Il était né le 28 octobre 1877 à Aveize (69) de Jean-Marie Mauvernay, 24 ans, cultivateur au lieu de Chenève et de Marie Besson, 27 ans, cultivatrice. Les témoins avaient été Jean-Marie Néel, 40 ans et Jean-Baptiste Guyot, 26 ans, tous deux cultivateurs au lieu de La Mure. Jean-Marie s'était marié le 28 mai 1910 à St Symphorien avec Marie Néel, née à St Symphorien le 23 mars 1880 d'Etienne Néel, 41 ans, cordonnier et de Marie Duboeuf, 25 ans, tisseuse. Les témoins avaient été Jean-Baptiste Bruyas, 42 ans cordonnier et Jean-Marie Grange, cordonnier, 30 ans. De ces Mauvernay d'Aveize, Marie Grange écrira le 20 juillet 1916 : « Dans cette famille, il y a deux fils tués, un disparu et un gendre tué. » D'après le monument aux morts d'Aveize, on en déduit que le 1^{er} fils tué était François, le 24 octobre 1915 ; le 2^{ème}, Baptiste, le 11 juillet 1916 et le 3^{ème} disparu, Jean-Marie, le 25 juin 1916, dont on était encore sans nouvelles le 20 juillet. Nous ne savons qui est le gendre.